

CHAPITRE 18

vv. 1-8.

Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher. Il dit: Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire: Fais-moi justice de ma partie adverse. Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même: Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête. vcohmLe Seigneur ajouta: Entendez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard? Je vous le dis, il leur fera promptement justice. Mais, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?

THÉOPHYLACTE Après avoir prédit les persécutions et les souffrances qui attendent ses disciples, Notre Seigneur en indique le remède, c'est-à-dire une prière continuelle et attentive : «Il leur disait encore cette parabole,» etc. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME Celui qui vous a racheté vous enseigne ici ce que vous devez faire. Il ne veut point que vous cessiez de prier, il veut que vous méditez les bienfaits qui sont l'objet de votre prière, il veut que vous soyez redevable à la prière des grâces que sa bonté désire vous accorder. Comment pourrait-il ne pas exaucer les prières qu'on lui adresse, alors qu'il nous presse par sa miséricorde, de rendre notre prière continuelle ? Recevez donc avec amour ces, exhortations du Seigneur, sa volonté doit être la règle de votre conduite dans ce qu'elle commande comme dans ce qu'elle défend. D'ailleurs considérez quel, honneur vous est accordé de vous entretenir dans la prière avec Dieu, et de pouvoir lui demander tout ce que vous désirez, car si vous n'entendez pas sa voix, il vous répond cependant par les bienfaits qu'il vous accorde. Il ne dédaigne point vos demandes, il n'en témoigne aucun ennui, votre silence seul lui fait peine.

BÈDE. Celui-là prie toujours et ne cesse point de prier, qui est fidèle à la prière canoniale aux diverses heures de la journée; on peut dire encore que tout ce que le juste fait, ou dit conformément à la volonté de Dieu, peut être assimilé à une prière.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang., 2,45.) Tantôt le Seigneur tire ses paraboles d'une similitude, comme dans la parabole du créancier qui, ayant remis à ses deux débiteurs ce qu'ils lui devaient, fut plus aimé de celui à qui il avait remis une plus forte dette. (Lc 7.) Tantôt il s'appuie sur une opposition, comme dans ces paroles : «Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui, aujourd'hui est, et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus soin de vous vêtir, hommes de peu de foi ?» (Mt 6.) L'exemple de ce juge impie n'est point un exemple de ressemblance mais bien d'opposition : «Il y avait dans certaine ville un juge,» etc.

THÉOPHYLACTE Voyez comme l'insolence à l'égard des hommes est un indice de souveraine méchanceté. La plupart, en effet, sans craindre Dieu, sont cependant retenus par la crainte des hommes, et sont moins sujets au péché.

Mais lorsqu'un homme perd toute pudeur même à l'égard des hommes, alors les vices sont bientôt à leur comble.

«Dans cette même ville était une veuve,» etc.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang.) Cette veuve peut être considérée comme la figure de l'Église, laquelle est dans la désolation jusqu'à l'avènement du Seigneur, qui la couvre ici-bas de sa protection mystérieuse. La prière que cette femme adresse au juge : «Faites-moi justice de mon adversaire,» nous porte à demander pour quel motif les élus de Dieu lui demandent vengeance, comme font les martyrs dans l'Apocalypse de saint Jean (Ap 6), bien qu'il nous soit expressément recommandé de prier pour nos ennemis et nos persécuteurs. Il faut donc comprendre que cette vengeance des justes a pour objet la destruction des méchants. Or, cette destruction peut se faire de deux manières, ou par le retour des méchants à la justice, ou par le châtement qui leur ôte le pouvoir de faire le mal. En supposant que tous les hommes se convertissent à Dieu, resterait encore le démon qui doit être condamné à la fin du monde, et comme les justes désirent ardemment que cette fin du monde arrive, on conçoit qu'ils désirent aussi d'être vengés de leur mortel ennemi.

SAINT CYRILLE Dans un autre sens, on peut dire que toutes les fois qu'une injure s'adresse à nous, nous devons tenir à honneur d'oublier le mal qu'on nous fait; mais lorsque ceux qui font la guerre aux ministres de la vérité divine dirigent leurs outrages contre Dieu lui-même, nous invoquons alors le secours de Dieu, et nous lui demandons hautement vengeance contre les ennemis de sa gloire.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang.) Les instances persévérantes de cette femme triomphèrent de ce juge d'iniquité et le déterminèrent à lui accorder ce qu'elle demandait : «Mais enfin il dit à lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu, et que je me soucie peu des hommes,» etc. Quelle certitude bien plus grande doivent avoir ceux qui prient avec persévérance le Dieu, qui est la source de la justice et de la miséricorde ? «Vous entendez, ajouta le Seigneur, ce que dit ce juge inique.»

THÉOPHYLACTE Comme s'il disait : Si la persévérance de cette femme a pu fléchir ce juge pétri de tous les crimes, combien plus facilement nos prières pourront-elles fléchir en notre faveur le Dieu de toute miséricorde. «Et Dieu ne vengerait pas bientôt ses élus qui, jour et nuit, crient vers lui, et il différerait de les secourir ? Je vous le dis, il les vengera bientôt.» Il en est qui ont donné de cette parabole une interprétation plus subtile que fondée. Ils prétendaient que cette femme est toute âme qui s'est séparée de son premier époux (c'est-à-dire du démon), lequel se déclare son adversaire, parce qu'elle s'approche de Dieu, le juste Juge par excellence, qui ne peut craindre Dieu, puisqu'il est le seul Dieu, ni les hommes, parce qu'il ne fait pas acception de personne. Or, Dieu, touché de la prière persévérante de cette veuve, c'est-à-dire de l'âme qui le supplie, étend sur elle sa miséricorde et la défend contre le démon.

Après avoir enseigné la nécessité et l'utilité de la prière à la fin des temps pour échapper aux dangers qui surviendront alors, le Sauveur ajoute : «Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ?»

S. AUGUSTIN. (serm. 36 sur les par. du Seig.) Notre Seigneur veut parler ici de la foi parfaite, à peine la trouve-t-on sur la terre; l'Église de Dieu est remplie de fidèles, qui pourrait y entrer sans avoir la foi ? et si la foi était parfaite, qui ne transporterait les montagnes ?

BÈDE. Or, lorsque le Créateur tout-puissant apparaîtra sous la forme du Fils de l'homme, les élus seront en si petit nombre, que la ruine du monde sera comme accélérée, moins par les instantes prières des fidèles que par l'indifférence et la tiédeur des autres. Le Sauveur semble parler ici sous une forme dubitative, mais ne nous y trompons pas, ce n'est pas un doute, c'est un reproche qu'il exprime. C'est ainsi que nous-mêmes, dans les choses que nous tenons pour certaines, nous employons la forme dubitative, par exemple lorsque nous disons à un de nos serviteurs : «Faites-y attention, ne suis-je pas votre maître ?»

S. AUGUSTIN. (Comme précéd.) Notre Seigneur a voulu ajouter cet avertissement pour nous apprendre que si la foi s'éteint, la prière cesse elle-même d'exister. Croyons donc pour assurer le succès de nos prières, et prions pour que notre foi ne vienne pas à faiblir. La foi produit la prière, et la prière à son tour obtient l'affermissement de la foi.

vv. 9-14.

Il dit encore cette parabole, en vue de certaines personnes se persuadant qu'elles étaient justes, et ne faisant aucun cas des autres: Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même: O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus. Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant: O Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.



S. AUGUSTIN. (serm. 36 sur les par. du Seig.) Comme la foi ne peut être donnée aux orgueilleux, mais qu'elle est le partage des humbles; à la parabole

qui précède, Notre Seigneur en ajoute une autre, pour recommander l'humilité et condamner l'orgueil : «Il dit encore cette parabole pour quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes,» etc.

THÉOPHYLACTE L'orgueil est de toutes les passions celle qui tourmente le plus le coeur des hommes, aussi le Sauveur en fait-il plus souvent la matière de ses enseignements. Or, l'orgueil est le mépris de Dieu, car toutes les fois qu'on s'attribue à soi-même le bien qu'on fait, au lieu d'en renvoyer à Dieu la gloire, c'est une véritable négation de Dieu (cf. Jb 31,27). Cette parabole est donc à l'adresse de ceux qui se confient en eux-mêmes, ne renvoient pas à Dieu la gloire de leurs bonnes oeuvres, et qui, pour cela, n'ont que du mépris pour les autres. Notre Seigneur veut nous y apprendre que lors même que la justice approcherait l'homme de Dieu, si elle est entachée d'orgueil, elle le précipite dans l'abîme : «Deux hommes montèrent au temple,» etc.

ASTÉR. Notre Seigneur nous a enseigné le zèle pour la prière par la parabole de la veuve et du juge, il nous apprend par l'exemple du pharisien et du publicain, quelles doivent être les conditions de nos prières, si nous ne voulons qu'elles soient frappées de stérilité, car le pharisien fut condamné pour avoir mal prié : «Or, le pharisien se tenant debout, priait ainsi en lui-même.»

THÉOPHYLACTE. Sa contenance seule indique une âme superbe, et son attitude trahit un orgueil excessif.

SAINT BASILE (sur Is 2.) «Il faisait en lui-même cette prière,» c'est-à-dire qu'il ne l'adressait pas à Dieu, parce que dans son orgueil il n'envisageait que lui-même : «Mon Dieu, je vous rends grâces.»

S. AUGUSTIN. (serm. 36 sur les par. du Seig.) Ce qui est répréhensible dans la conduite de ce pharisien, ce n'est pas de rendre grâces à Dieu, mais de ce qu'il semblait ne plus rien désirer pour lui-même. Vous êtes donc parfait, vous avez tout en abondance, vous n'avez plus besoin de dire : «Remettez-nous nos dettes.» Quel crime n'est-ce pas de combattre la grâce avec impiété, puisque cet homme est coupable pour avoir rendu grâces avec orgueil. Écoutez donc, vous qui dites : C'est Dieu qui m'a fait homme, c'est moi-même qui me fais juste. Ah ! vous êtes pire que le pharisien, et votre orgueil plus détestable que le sien. Son orgueil le portait à se proclamer juste, mais cependant il en rendait grâces à Dieu.

THÉOPHYLACTE Considérez attentivement toute la suite de sa prière. Il énumère d'abord les défauts dont il est exempt, puis les vertus qu'il croyait avoir : «Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes,» etc.

S. AUGUSTIN. (comme précéd.) S'il disait seulement : Je ne suis pas comme un grand nombre d'hommes. Mais qu'est-ce que le reste des hommes ? Tous les hommes, excepté lui seul. Pour moi, dit-il, je suis juste, tous les autres sont pécheurs.

SAINT GRÉGOIRE (Moral., 4,23.) L'orgueil des âmes arrogantes se manifeste sous quatre formes différentes : ou elles s'imaginent que le bien qui est en elles vient d'elles-mêmes; ou elles attribuent à leurs mérites personnels de l'avoir reçu de Dieu, ou elles se vantent de vertus qu'elles n'ont point, ou enfin elles veulent qu'on ne soit occupé que du bien qu'elles peuvent faire et qu'on n'ait que du mépris pour les autres. C'est ainsi que le pharisien n'attribue qu'à lui seul le mérite de ses bonnes oeuvres.

S. AUGUSTIN. Mais voici que le publicain qui était près de lui, devient pour lui l'occasion d'un plus grand orgueil : «De ce que je ne suis pas comme ce publicain,» comme s'il disait : Je suis seul de mon côté, celui-ci est du reste des hommes.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (Disc. sur le phar. et le publ.) Le genre humain tout entier n'avait pu assouvir ce désir de mépris, il faut qu'il s'attaque à ce publicain. Son péché eût été moins grand s'il eût excepté le publicain; mais au contraire, d'une seule parole il s'en prend aux absents, et rouvre les blessures de celui qu'il a sous les yeux. Or, l'action de grâces n'est pas une invective contre le prochain, si vous rendez sérieusement grâces à Dieu, ne vous occupez que de lui seul, sans tourner vos regards du côté des hommes pour condamner votre prochain.

SAINT BASILE (comme précéd.) L'orgueilleux ne diffère de celui qui insulte que par l'extérieur; celui-ci abaisse les autres par ses outrages, celui-là s'élève au-dessus par les efforts présomptueux de son âme.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (comme précéd.) Or, celui qui outrage son prochain, se nuit considérablement en même temps qu'il fait beaucoup de mal aux autres. D'abord il rend plus mauvais celui qui l'écoute. Est-il pécheur, il est dans la joie d'avoir trouvé un complice de ses péchés. Est-il juste, les fautes des autres le portent à avoir de lui une meilleure opinion. Secondement, il fait tort à la société de l'Église, car ceux qui sont témoins de ces outrages, ne blâment pas seulement celui qui s'en rend coupable, mais ils comprennent la religion chrétienne elle-même dans leur condamnation et leurs mépris. Troisièmement, il est cause que la gloire de Dieu est blasphémée, car nos péchés font blasphémer le nom de Dieu, de même que nos bonnes oeuvres le font glorifier. Quatrièmement, il couvre de confusion celui à qui s'adressent les outrages, le rend plus inconsideré et s'en fait un ennemi. Cinquièmement, il se rend digne de châtement pour avoir proféré des paroles outrageantes et coupables.

THÉOPHYLACTE Mais il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut encore faire le bien. Aussi après avoir dit : «Je ne suis pas comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères;» il ajoute par opposition : «Je jeûne deux fois la semaine,» (dans le sabbat.) Les Juifs donnaient à la semaine le nom de sabbat, de son dernier jour qui était un jour de repos. Or, les pharisiens jeûnaient le second et le cinquième jour. Ce pharisien oppose donc ses jeûnes à la passion de l'adultère, car la dissolution vient de la sensualité. Aux voleurs et à ceux qui commettent des injustices, il oppose le paiement fidèle de la dîme : «Je donne la dîme de tout ce que je possède,» comme s'il disait : Je suis si éloigné des rapines et des injustices, que je distribue mon propre bien.

SAINT GRÉGOIRE (Moral., 19, 42.) C'est ainsi que par son orgueil, ce pharisien a ouvert la cité de son coeur aux ennemis qui l'assiégeaient; vainement il l'a fermée par les jeûnes et la prière, vainement il a fortifié tous les autres côtés, puisqu'il a laissé sans défense l'endroit ouvert par lequel l'ennemi peut entrer dans la place.

S. AUGUSTIN. (comme précéd.) Cherchez dans ses paroles, vous n'en trouverez aucune qui soit l'expression d'une prière à Dieu. Il était monté au temple pour prier, mais au lieu de prier effectivement, il a préféré se louer lui-même et insulter celui qui priait. Quant au publicain, le sentiment de sa

conscience le tenait éloigné, mais sa piété le rapprochait de Dieu : «Le publicain se tenant éloigné,» etc.

THÉOPHYLACTE Bien que le publicain nous soit représenté comme se tenant debout, il différait cependant du pharisien par son langage autant que par son attitude et le repentir de son âme. Il n'osait lever les yeux vers le ciel, il les jugeait indignes de contempler les choses d'en haut, parce qu'ils avaient préféré regarder et chercher les choses de la terre. Il frappait encore sa poitrine, comme le remarque le Sauveur, meurtrissant pour ainsi dire son cœur pour le punir de ses mauvaises pensées et le réveiller de son sommeil. Aussi n'a-t-il recours qu'à la miséricorde de Dieu : «Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur.»

SAINT JEAN CHRYSOSTOME Il a entendu le pharisien dire : «Je ne suis pas comme ce publicain;» loin d'en concevoir de l'indignation, il s'en humilié avec compassion; le pharisien a découvert la blessure, il en cherche la guérison. Que personne donc ne prononce cette froide parole : Je n'ose, j'ai trop de honte, je ne puis ouvrir la bouche. Cette crainte est diabolique, le démon veut vous fermer les portes qui donnent accès auprès de Dieu.

S. AUGUSTIN. (serm. 36, sur les par. du Seign.) Pourquoi vous étonner que Dieu pardonne au publicain, puisqu'il se juge lui-même ? Il se tenait éloigné, mais néanmoins il s'approchait de Dieu, et le Seigneur était près de lui attentif à ses paroles, car le Dieu très-haut abaisse ses regards sur les humbles. Il ne levait pas les yeux vers le ciel, il ne regardait point pour mériter d'être regardé. Sa conscience l'accablait, l'espérance le relevait, il frappait sa poitrine, il se punissait lui-même; aussi le Seigneur lui pardonnait-il les péchés qu'il confessait si humblement. Vous avez entendu l'orgueilleux accusateur, vous avez entendu l'humble coupable, écoutez maintenant la sentence du juge : «Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre.»

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. sur la nat. incompréh. de Dieu.) Cette parabole nous représente deux chars et deux conducteurs dans une arène, l'un porte la justice unie à l'orgueil, l'autre le péché avec l'humilité; et vous voyez le char du péché dépasser celui de la justice, non par ses propres forces, mais par la vertu de l'humilité qui lui est unie, tandis que le char de la justice reste en arrière, retardé non par la faiblesse de la justice, mais par la masse pesante de l'orgueil. En effet, de même que l'humilité par son élévation et son excellence triomphe du poids du péché, et s'élance pour atteindre Dieu; ainsi l'orgueil par sa masse pesante entrave facilement la marche de la justice. Ainsi quand vous auriez fait un grand nombre d'actions vertueuses, si elles sont pour vous un sujet de vaine présomption, vous avez perdu tout le fruit de votre prière, elle est tout à fait stérile pour vous. Au contraire, votre conscience fût-elle chargée d'une multitude innombrable de fautes, si vous vous estimez le dernier de tous, vous pourrez vous présenter devant Dieu avec une grande confiance. Notre Seigneur donne la raison de la sentence qu'il vient de prononcer «Car quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté.» Le nom d'humilité s'applique à plusieurs choses toutes différentes. Il y a la vertu d'humilité que nous voyons dans ces paroles : «Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié» (Ps 50); il y a l'humilité produite par les tribulations : «Il a humilié mon âme jusqu'à terre.» (Ps 142.) Il y a

l'humilité ou l'humiliation qui est la suite du péché, de l'orgueil, du désir insatiable des richesses, car quelle humiliation plus profonde que celle de ces hommes qui se rendent esclaves, qui s'abaissent et s'avalissent dans la recherche des honneurs et des richesses, et qui les regardent comme le comble de la grandeur ?

SAINT BASILE (sur Is 2.) Il y a aussi une fierté louable, c'est celle de l'âme qui dédaigne de penser aux choses de la terre, et qui s'élève avec noblesse jusqu'à la hauteur de la vertu. Cette grandeur d'âme consiste à dominer les chagrins, à faire preuve de courage dans les tribulations, à mépriser toutes les choses de la terre, pour penser à celles du ciel. Cette grandeur de l'âme diffère autant de la hauteur qui est le produit de l'orgueil, que l'embonpoint d'un corps bien portant diffère de la grosseur qui vient de l'hydropisie.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (comme précéd.) Ce faste orgueilleux peut précipiter du ciel celui qui s'y abandonne, de même que l'humilité peut retirer le pécheur de l'abîme de ses crimes. C'est elle qui a justifié le publicain de préférence au pharisien, c'est elle qui a conduit dans le paradis le bon larron avant les apôtres eux-mêmes, tandis que l'orgueil étant entré dans l'esprit des puissances célestes (Ep 2,12), a été la cause de leur perte. Or, si l'humilité jointe au péché marche si rapidement qu'elle dépasse la justice qui est unie à l'orgueil, quelle ne sera pas la rapidité de sa course, si vous l'unissez à la justice ? Elle se présentera avec confiance devant le tribunal de Dieu au milieu de l'assemblée des anges. Mais d'un autre côté, si l'orgueil joint à la justice peut ainsi l'abaisser, dans quel abîme nous précipitera-t-il, s'il est uni au péché ? Je parle de la sorte, non pour nous faire négliger la pratique de la justice, mais pour nous faire éviter l'orgueil.

THÉOPHYLACTE On s'étonnera peut-être que ce peu de paroles dites à sa louange ait suffi pour faire condamner le pharisien, tandis que Job qui fit plusieurs discours pour se justifier, fut récompensé de Dieu. Nous répondrons que le pharisien en se vantant de ses bonnes oeuvres, accusait les autres sans motif aucun, tandis que Job accusé par ses amis, et pressé par la souffrance fut forcé de faire l'énumération de ses vertus dans l'intérêt de la gloire de Dieu, et afin que les hommes ne fussent point découragés.

BÈDE. Dans le sens figuré, le pharisien représente le peuple des Juifs, qui fier de la justice qui vient de la loi exalte bien haut ses mérites; le publicain représente le peuple des Gentils, qui se tient éloigné de Dieu, et confesse humblement ses péchés; l'orgueil de l'un fut cause de son humiliation, et les humbles gémissements de l'autre lui méritèrent de s'approcher de Dieu et la grâce d'une élévation sans égale.

vv. 15-17.

On lui amena aussi les petits enfants, afin qu'il les touchât. Mais les disciples, voyant cela, reprenaient ceux qui les amenaient. Et Jésus les appela, et dit: Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point.



THÉOPHYLACTE Notre Seigneur montre immédiatement dans sa conduite la pratique des leçons d'humilité qu'il vient de donner, en ne repoussant pas les petits enfants, mais en les accueillant avec bonté : «On lui présentait aussi des petits enfants, pour qu'il les touchât.»

S. AUGUSTIN. (serm. 36, sur les par. du Seign.) A qui présente-t-on ces enfants pour être touchés ? Au Sauveur. Mais s'il est le Sauveur, c'est pour qu'ils soient sauvés qu'on les présente à celui qui est venu sauver ce qui avait péri. Or, quand ces enfants ont-ils pu périr, innocents qu'ils sont de toute faute ? Mais selon la doctrine de l'Apôtre : «Le péché est entré dans ce monde par un seul homme.» (Rm 5.) Que ces petits enfants viennent donc comme des malades à leur médecin, comme des coupables à leur Rédempteur.

SAINT AMBROISE Il peut paraître dur à quelques-uns que les disciples aient empêché ces petits enfants de s'approcher du Seigneur, car l'Évangéliste ajoute : «Ce que voyant, ses disciples les repoussaient avec de rudes paroles.» Mais il faut voir dans cette conduite des disciples, ou un mystère ou une marque d'attention pour le Sauveur, En effet, ils n'agissaient pas ainsi par un sentiment d'envie ou de dureté à l'égard de ces enfants, mais par un empressement de zèle attentif pour leur divin Maître qu'ils ne voulaient point exposer à être pressé par la foule. il faut en effet renoncer à nos intérêts, lorsque la gloire de Dieu se trouve compromise. Leur conduite renferme d'ailleurs un mystère, c'est-à-dire, qu'ils désiraient que le peuple juif dont ils descendaient selon la chair, fût sauvé le premier. Ils savaient bien que les deux peuples devaient être appelés à la foi, puisqu'ils avaient prié le Sauveur en faveur de la Chananéenne, mais ils ne savaient pas encore dans quel ordre cette vocation devait avoir lieu. Que leur répond Jésus ? «Mais Jésus les

appelant, dit : Laissez les enfants venir à moi, » etc. Ce n'est donc point l'âge de l'enfance qu'il préfère à un autre âge de la vie, autrement il serait nuisible de croître et de se développer. Pourquoi donc déclare-t-il que les enfants sont plus propres au royaume des cieux ? Peut-être parce qu'ils sont sans malice, sans tromperie, qu'ils n'osent se venger, qu'ils sont étrangers à toute volupté coupable, qu'ils ne désirent ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités. Cependant la vertu ne consiste pas à ignorer toutes ces choses, mais à les mépriser, car la vertu n'est point dans l'impuissance de commettre le péché, mais dans la volonté de le fuir. Ce n'est donc pas l'enfance, mais la vertu qui imite la simplicité de l'enfance que Notre Seigneur nous recommande ici. BÈDE. Aussi a-t-il soin de dire : «Le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent,» et non pour ces enfants, nous montrant ainsi que ce n'est pas l'âge, mais les moeurs de l'enfance qui donnent accès dans le royaume des cieux, et que c'est à ceux qui imitent leur simplicité et leur innocence que la récompense est promise. —

SAINT AMBROISE C'est cette même vérité que Notre Seigneur veut exprimer lorsqu'il ajoute : «En vérité je vous le dis, quiconque ne recevra pas comme un enfant le royaume de Dieu, n'y entrera pas.» Quel est cet enfant que Jésus propose à l'imitation de ses apôtres ? c'est celui dont Isaïe a dit : «Un petit enfant nous est né (Is 9); qui, lorsqu'on le maudissait, ne répondait point par des injures.» (1 P 2.) Il y a donc dans l'enfance quelque chose des moeurs vénérables de la vieillesse; comme la vieillesse à quelque chose de l'innocence des enfants.

SAINT BASILE (Règl. abrég. quest. 127.) Or, nous recevrons le royaume de Dieu comme un enfant, si nous apportons aux enseignements du Seigneur les dispositions d'un enfant aux instructions qui lui sont données; il ne contredit pas ses maîtres, il ne dispute pas avec eux, mais il reçoit leurs leçons avec confiance et soumission.

THÉOPHYLACTE Au contraire, les sages parmi les Gentils, cherchant la sagesse dans le mystère qui est le royaume de Dieu, et ne voulant l'admettre qu'autant qu'il serait appuyé sur des preuves tirées de la raison, ont été justement exclus de ce royaume.

vv. 18-23.

Un chef interrogea Jésus, et dit: Bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle? Jésus lui répondit: Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul. Tu connais les commandements: Tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne diras point de faux témoignage; honore ton père et ta mère. J'ai, dit-il, observé toutes ces choses dès ma jeunesse. Jésus, ayant entendu cela, lui dit: Il te manque encore une chose: vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens, et suis-moi. Lorsqu'il entendit ces paroles, il devint tout triste; car il était très riche.

BÈDE. Un des principaux d'entre le peuple avait entendu dire au Seigneur qu'on ne pouvait entrer dans le royaume de Dieu, si l'on ne devenait semblable aux enfants; il le prie donc de lui apprendre non en paraboles, mais ouvertement

les oeuvres nécessaires pour mériter la vie éternelle : «Alors un jeune homme de qualité lui fit cette demande : Bon Maître,» etc.

SAINT AMBROISE C'était pour tenter le Sauveur que cet homme l'appelle bon Maître, lui qui aurait dû l'appeler Dieu bon : car bien que la divinité soit inséparable de la bonté, comme la bonté de la Divinité, cependant en l'appelant bon Maître, il ne confesse sa bonté que dans un sens non général, mais particulier, car Dieu est bon dans le sens le plus étendu de ce mot, tandis que l'homme ne l'est que d'une manière limitée.

SAINT CYRILLE Ce jeune homme s'imagina qu'il allait surprendre Jésus Christ, qui peut-être en lui répondant jetterait le blâme sur la loi de Moïse pour lui substituer ses propres commandements. Il s'approche donc du divin Maître, et en l'appelant bon maître, il lui dit qu'il vient dans l'intention de s'instruire, tandis qu'il ne venait que pour lui tendre un piège. Mais celui qui surprend les sages dans leur propre finesse (Jb 5,13; 1 Co 3,50), lui fait une réponse digne de lui : «Jésus lui dit : Pourquoi m'appelez-vous bon ? nul n'est bon que Dieu seul.»

SAINT AMBROISE Il ne nie pas qu'il ne soit bon, mais il fait entrevoir qu'il est Dieu; car celui-là seul est bon qui a la plénitude de la bonté. Vous êtes impressionné de ces paroles : «Nul n'est bon,» mais faites donc attention à celles qui suivent : «Si ce n'est Dieu.» Si vous ne pouvez concevoir Dieu sans son Fils, vous ne pouvez concevoir Jésus Christ sans la bonté; car comment pourrait-il n'être pas bon, étant né de celui qui est la bonté par essence ? Car tout bon arbre produit de bons fruits. (Mt 7.) Comment pourrait-il n'être pas bon, puisque la substance de sa bonté qu'il a reçue du Père n'est point dégénérée dans le Fils, de même qu'elle n'est point dégénérée dans l'Esprit saint : «Votre bon Esprit, dit le Psalmiste, me conduira dans la terre de la justice.» (Ps 140.) Or, si l'Esprit est bon de la bonté qu'il a reçue du Fils, comment le Fils, qui est le principe de cette bonté, ne serait-il pas bon lui-même ? Mais comme celui qui venait pour tenter Jésus Christ était un docteur de la loi, ainsi que nous l'avons démontré dans un autre livre, le Sauveur lui répond on ne peut plus à propos : «Nul n'est bon, si ce n'est Dieu,» afin de lui rappeler qu'il est écrit : «Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu,» et de le porter à rendre gloire au Seigneur, parce qu'il est bon. (Ps 117; 135.)

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (Hom. 64 sur S. Matth.) Ou bien encore, je ne craindrai pas d'avancer que ce jeune homme de qualité ne venait point pour surprendre Jésus Christ, mais qu'il était avare (car le Sauveur lui en fait un reproche indirect.)

TITE de BOSTR. En faisant à Jésus Christ cette question : «Bon maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?» il semble lui dire : Vous êtes bon, daignez répondre à la question que je vous adresse : Je suis instruit de tout ce que contient l'Ancien Testament, mais je trouve vos enseignements supérieurs, car ce ne sont point les biens de la terre que vous promettez, c'est le royaume des cieux que vous annoncez; dites-moi donc, que ferai-je pour arriver à la vie éternelle ? Comme la foi est le chemin qui conduit aux oeuvres, le Sauveur, ne considérant que l'intention de ce jeune homme et sans répondre à la question qu'il lui fait, l'amène à la connaissance de la foi. Il agit comme un médecin à qui son malade demanderait : Que dois-je manger ? et qui lui répondrait en lui prescrivant ce qu'il doit faire avant de prendre de la nourriture. Le Sauveur

élève donc son esprit jusqu'à son Père, en lui disant «Pourquoi m'appellez-vous bon ?» Ce n'est pas qu'il ne fût bon; car il était le bon fruit d'un bon arbre. S. AUGUSTIN. (Quest. évang., 1.) Le récit de saint Matthieu présente ici une différence (Mt 19); Notre Seigneur dit à ce jeune homme : «Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bon ?» ce qui répond plus directement à cette question : Quel bien dois-je faire ?» etc., car ces paroles renferment une question qui a pour objet ce qui est bien. On peut donc parfaitement admettre que notre Seigneur a fait ces deux réponses : «Pourquoi m'appellez-vous bon ?» et «pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bon ?» deux choses, dont l'une revient à l'autre.

TITE DE BOSTR. Après lui avoir donné la connaissance de la foi, le Sauveur ajoute : «Vous connaissez les commandements ?» comme s'il lui disait : Après avoir commencé par connaître Dieu, il est naturel que vous cherchiez à savoir ce que vous devez faire.

SAINT CYRILLE Ce jeune homme de qualité s'attendait à ce que Jésus lui dit : «Laissez les commandements de la loi de Moïse, et suivez les miens;» mais au contraire, le Sauveur le renvoie aux préceptes de la loi : «Vous ne tuerez point, vous ne commettrez pas d'adultère, » etc. La loi cherche d'abord à prévenir les fautes dans lesquelles nous tombons plus facilement, comme la fornication et l'adultère, pour lesquels nous avons en nous un penchant naturel, et l'homicide, parce que la fureur fait de nous comme autant de bêtes féroces. Le vol et le faux témoignage sont des crimes que l'on commet plus rarement, et qui sont généralement moins graves que les précédentes. Aussi Notre Seigneur place en second lieu le vol et le faux témoignage, parce qu'ils sont de moindre gravité, et entraînent moins souvent les hommes.

«Vous ne déroberez point.»

SAINT BASILE (cf. Is 1, 23). Par voleurs, il ne faut pas seulement entendre les coupeurs de bourse, et ceux qui font métier de voler dans les bains, mais encore ceux qui sont placés à la tête des légions, ou préposés au gouvernement des villes et des provinces, les premiers volent furtivement, les seconds emploient la violence et la force ouverte.

TITE DE BOST. Remarquez ici que l'observation des préceptes consiste à s'abstenir; en effet, si vous ne commettez pas d'adultère, vous serez chaste; si vous ne dérobez point, vous serez honnête et bon; si vous ne faites point de faux témoignages, vous serez vrai dans votre conduite. Voyez comme la vertu nous est rendue facile par la bonté de celui qui nous en fait un devoir, il nous impose la fuite du mal, plutôt que la pratique du bien. Or, il est bien plus facile de s'abstenir du mal, que de pratiquer le plus petit acte de vertu.

THÉOPHYLACTE L'outrage contre les parents est un grand crime, mais comme ce crime est peu fréquent, Notre Seigneur le place en dernier lieu : «Honorez votre père et votre mère.»

SAINT AMBROISE Or, cet honneur ne consiste pas seulement dans le respect qu'on leur témoigne, mais dans l'assistance qu'on leur donne; car c'est leur rendre honneur que de les assister en reconnaissance de leurs bienfaits. Nourrissez votre père, nourrissez votre mère; et lorsque vous les aurez nourris, vous n'aurez pas encore payé les douleurs et les déchirements que votre mère a soufferts pour vous. Vous devez à votre père ce que vous avez, à votre mère ce que vous êtes. Quel jugement sévère vous attend si l'Église

nourrit ceux que vous avez refusé de nourrir. Mais, direz-vous, je préfère donner à l'Église, ce que je donnerai à mes parents. Le Seigneur ne veut pas d'un don qui condamne vos parents à mourir de faim. Cependant, de même que l'Écriture fait un devoir de nourrir ses parents, ainsi elle commande de les quitter pour Dieu, s'ils sont un obstacle aux sentiments religieux de l'âme.

«Il répondit : J'ai gardé tous ces commandements depuis ma jeunesse.»

SAINT JÉRÔME (sur Mt 19.) Ce jeune homme fait ici un mensonge. En effet, s'il avait accompli le commandement suivant : «Vous aimerez le prochain comme vous-même,» il ne se serait pas retiré plein de tristesse en entendant ces paroles : «Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.»

BÈDE. On peut admettre aussi que sans faire de mensonge, il a simplement avoué quelle avait été sa vie extérieure, autrement saint Marc n'aurait pas ajouté que Jésus, ayant jeté les yeux sur lui, conçut pour lui de l'affection.

TITE DE BOST. Le Sauveur nous apprend ensuite qu'on n'est point parfait pour accomplir tout ce que commande l'Ancien Testament, mais qu'il faut encore suivre Jésus Christ : «Ce qu'entendant, Jésus lui dit : Une chose vous manque encore, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.» C'est-à-dire : Vous me demandez comment vous pourrez arriver à la vie éternelle, distribuez vos biens aux pauvres, et vous la mériterez, ce que vous donnez est peu de chose, ce que vous recevrez est immense.

SAINT ATHANASE Ne pensons pas, en effet, avoir fait un grand sacrifice en renonçant aux biens de ce monde; car la terre tout entière est bien petite en comparaison du ciel; fussions-nous donc maîtres de toute la terre, le sacrifice que nous en ferions ne serait rien en comparaison du royaume des cieux.

BÈDE. Que celui donc qui veut être parfait, vende tous ses biens, non en partie, comme Ananie et Saphire, mais sans réserver rien absolument.

THÉOPHYLACTE «Vendez tout ce que vous avez;» le Sauveur conseille donc la pauvreté absolue, si vous vous réservez quelque chose, ou s'il vous reste quelque partie de votre bien, vous en êtes l'esclave.

SAINT BASILE (règ. abrég., quest. 92.) Cependant si notre Seigneur conseille à ce jeune homme de vendre ses biens, ce n'est pas qu'ils soient mauvais par leur nature, autrement ils ne seraient pas des créatures de Dieu. Le Sauveur ne lui conseille pas de les rejeter, mais de les distribuer aux pauvres, et ce que Dieu condamne dans quelques-uns, ce n'est pas la possession des richesses, mais le mauvais usage. Au contraire, en les distribuant aux pauvres selon le commandement de Dieu, on efface ses péchés et on mérite le royaume des cieux. C'est ce que Notre Seigneur indique par ces paroles : «Et donnez-le aux pauvres.»

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 22 sur la 1^{re} Epit. aux Cor.) Dieu, sans doute, pouvait nourrir les pauvres sans l'intermédiaire de notre compassion pour eux, mais il a voulu établir des liens de charité entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent.

SAINT BASILE (rég. développ., quest. 9.) Devant cette parole formelle du Sauveur : «Donnez-le aux pauvres,» la négligence dans l'accomplissement de ce devoir n'est permise à personne, et chacun doit s'en acquitter avec le plus grand soin, par lui-même autant que cela est possible; ou s'il ne le peut, par celui dont la prudence et la fidélité lui sont connues; car : «Maudit est celui qui fait les oeuvres de Dieu avec négligence.» (Jr 48,18.)

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (comme précéd.) Mais comment Jésus Christ enseigne-t-il que la perfection consiste à distribuer tous ses biens aux pauvres, tandis que saint Paul déclare que sans la charité, c'est une oeuvre très-imparfaite ? Ce qui suit fait disparaître toute opposition entre le maître et le disciple : «Alors, venez et suivez-moi,» ce qui ne peut se faire que par un motif de charité; «car tous reconnaitrons que vous êtes mes disciples, si vous avez la charité les uns pour les autres.» (Jn 17.)

THÉOPHYLACTE Le chrétien doit joindre, en effet, à la pauvreté toutes les autres vertus, c'est pour cela que Jésus dit à ce jeune homme : «Et venez, et suivez-moi,» c'est-à-dire soyez mon disciple en tout, et suivez-moi constamment.

SAINT CYRILLE Mais cet homme de qualité n'était point capable de contenir ce vin nouveau, il était comme ces outres trop vieilles dont parle Notre Seigneur (Mt 9; Mc 2; Lc 5), et il fut brisé par la tristesse : «Mais lui, entendant ces paroles, devint triste, parce qu'il était fort riche.»

SAINT BASILE (hom. sur l'aum.) Le marchand ne s'attriste pas de dépenser son avoir dans les marchés publics pour acheter les choses dont il a besoin, et vous vous affligez de donner une misérable poussière pour acquérir la vie éternelle ?

vv. 24-30.

Jésus, voyant qu'il était devenu tout triste, dit: Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu! Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Ceux qui l'écoutaient dirent: Et qui peut être sauvé? Jésus répondit: Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Pierre dit alors: Voici, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi. Et Jésus leur dit: Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté, à cause du royaume de Dieu, sa maison, ou sa femme, ou ses frères, ou ses parents, ou ses enfants, ne reçoive beaucoup plus dans ce siècle-ci, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.

THÉOPHYLACTE Ce riche ayant entendu la réponse du Sauveur, qu'il fallait renoncer à ses biens, en devint tout triste, jusque là que Jésus en exprime son étonnement : «Voyant qu'il était devenu triste, Jésus lui dit : Que difficilement ceux qui ont des richesses entreront dans le royaume de Dieu !» Il ne dit pas : Il est impossible, mais : «Il est difficile.» En effet, les riches peuvent acquérir au moyen de leurs richesses les biens célestes, mais ils ne le peuvent que difficilement, parce que les richesses sont plus gluantes que la glu elle-même, et que le coeur qui s'y laisse prendre peut à peine s'en détacher. Cependant le Sauveur semble insinuer par la comparaison qui suit, qu'il y a pour eux une véritable impossibilité : «Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Le mot grec peut signifier également un chameau, ou un câble, ou cordage de navire. De quelque manière que vous l'entendiez, il est impossible que l'un ou l'autre puisse passer par le trou d'une aiguille. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'être sauvé. Or, ce qui est plus facile est impossible; donc l'impossibilité pour le riche d'être sauvé est encore

plus grande. Que dire donc à cela ? D'abord qu'il est vrai, en effet, qu'un riche ne peut être sauvé. Ne me dites pas que des riches ont été sauvés pour avoir distribué leurs richesses, ce n'est pas comme riches qu'ils ont été sauvés, mais parce qu'ils se sont faits pauvres, ou qu'ils ont été les simples administrateurs de leurs biens. Il y a, en effet, une grande différence entre un riche et un économe ou un administrateur : le riche garde toutes ses richesses pour lui, l'économe ou l'administrateur ne les tient en réserve que pour l'utilité des autres.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 24 sur la 1^{re} Epître aux Cor.) Abraham possédait ses richesses dans l'intérêt des pauvres; et ceux qui en sont les justes possesseurs, reconnaissent qu'ils les tiennent de Dieu pour les employer conformément à ses préceptes. Ceux au contraire qui les ont acquises contre la volonté de Dieu, les dépensent également contre sa volonté, en débauches ou en festins, ou les enfouissent dans la terre, sans que les pauvres y aient la moindre part. (Hom. 18 sur S. Jean.) Dieu ne défend donc point d'amasser des richesses, mais de se rendre esclave des richesses. Il veut qu'elles soient employées à nos besoins, et non pas conservées comme un dépôt inutile. La fonction du serviteur est de garder ce qui lui est confié, le privilège du maître est de pouvoir distribuer ce qu'il possède. Si Dieu avait voulu que les richesses fussent tenues en réserve, il ne les aurait pas données aux hommes, il les aurait laissées ensevelies dans le sein de la terre.

THÉOPHYLACTE Remarquez que pour le riche, le Sauveur déclare qu'il lui est impossible d'être sauvé, tandis que pour celui qui possède les richesses, cela est simplement difficile, c'est comme s'il disait : Le riche, qui est épris des richesses jusqu'à en devenir l'esclave, ne pourra être sauvé; mais celui qui possède les richesses, c'est-à-dire, celui qui en est vraiment le maître, se sauvera difficilement, tant est grande la fragilité humaine. En effet, tant que le démon nous voit posséder des richesses, il fait tout pour nous perdre, et il est bien difficile d'échapper aux pièges qu'il nous tend; aussi la pauvreté est un véritable bien qui nous met à l'abri des tentations.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 81 sur S. Matth.) Car à quoi servent les richesses, lorsque l'âme est dans l'indigence, et en quoi peut nuire la pauvreté à l'âme qui nage au sein des richesses ? Si le signe le plus assuré de la richesse est de n'avoir besoin de rien, comme le signe le plus certain de la pauvreté est de manquer de tout, n'est-il pas évident qu'on devient d'autant plus riche qu'on est plus pauvre, car il est bien plus facile de mépriser les richesses dans la pauvreté qu'au sein de l'abondance ? Qui ne sait, en effet, qu'une fortune immense, loin d'apaiser le désir des richesses, ne fait que l'enflammer davantage, comme un feu dans lequel on jette un nouvel aliment. De plus, les peines qui paraissent attachées à la pauvreté, lui sont communes avec les richesses, tandis que les richesses en ont qui leur sont exclusivement propres.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang., 2, 47.) Le riche ici, dans le sens que lui donne le Sauveur, est celui qui est avide, des biens de la terre et en fait un aliment pour son orgueil. Ceux qui sont opposés à ces riches, sont les pauvres d'esprits auxquels appartient le royaume des cieux. Dans le sens mystique, on peut dire qu'il est plus facile à Jésus Christ de souffrir pour ceux qui aiment le siècle, qu'à ces derniers de se convertir à Dieu. Le Sauveur a voulu se représenter

sous la figure du chameau, parce qu'il s'est humilié volontairement pour se charger du fardeau de nos faiblesses; l'aiguille signifie les piqûres, les piqûres, les douleurs qu'il a endurées dans sa passion, et le trou de l'aiguille figure les angoisses de sa passion.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 64 sur S. Matth.) Ce discours si relevé était au-dessus des forces des disciples de Jésus, aussi «ceux qui l'écoutaient, lui dirent : Qui peut donc être sauvé ?» Ce n'est point pour eux-mêmes qu'ils craignent, c'est pour le monde entier.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang.) Comme le nombre des pauvres qui peuvent espérer d'être sauvés est incomparablement plus considérable que celui des riches qui se perdent, les disciples comprirent qu'il fallait mettre au nombre des riches, tous ceux qui aiment les richesses, alors même qu'ils ne peuvent les acquérir : «Jésus leur répondit : Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu;» paroles qu'il ne faut pas entendre dans ce sens que les riches puissent jamais entrer dans le royaume des cieux, elles signifient simplement qu'il est possible à Dieu de les ramener de la cupidité et de l'orgueil à la pratique de la charité et de l'humilité.

THÉOPHYLACTE Le salut est donc impossible, comme on vient de le dire, à ceux dont les affections rampent sur la terre, mais il est possible avec le secours de Dieu, car si l'homme veut prendre Dieu pour conseiller, se pénétrer des enseignements divins sur la manière dont Dieu nous justifie, et sur la pauvreté, et de plus invoquer son secours, toute difficulté s'aplanira.

SAINT CYRILLE Il est juste que le riche qui a fait le sacrifice d'une fortune considérable, en attende une grande récompense; mais il était aussi à propos de demander ce que devait espérer celui qui avait renoncé au peu qu'il possédait : «Pierre lui dit alors : Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre.» Saint Matthieu ajoute : «Que nous sera-t-il donc donné ?» (Mt 19.) BÈDE. C'est-à-dire, nous avons fait ce que vous avez commandé, quelle récompense nous donnerez-vous ? Et parce qu'il ne suffit pas de renoncer à tout ce qu'on possède, il ajoute, ce qui nous rend parfaits : «Et nous vous avons suivi.»

SAINT CYRILLE Il est nécessaire de remarquer que ceux qui renoncent au peu qu'ils possèdent, à ne considérer que leur intention et leur obéissance, ont aux yeux de Dieu le même mérite que les riches, parce que c'est la même disposition de renoncement qui leur a inspiré le sacrifice volontaire de tout ce qu'ils possèdent : «Jésus leur répliqua : En vérité, je vous le dis, il n'est personne qui ait quitté sa maison, etc., qui ne reçoive beaucoup plus en ce monde même, et dans le siècle à venir, la vie éternelle.» Le Sauveur élève l'âme de ceux qui l'écoutent aux plus douces espérances, en joignant à sa promesse la formule ordinaire du serment : «En vérité.» En effet, lorsque la prédication de la divine parole vint appeler le monde à la foi de Jésus Christ, quelques-uns, par considération pour leurs parents infidèles, ne voulurent point les contrister eux ou leurs propres frères, en embrassant la foi chrétienne; d'autres, au contraire, quittèrent généreusement leur père, leur mère, et sacrifièrent toutes les affections de famille par amour pour Jésus Christ.

BÈDE. Voici donc le sens de ces paroles : Celui qui, pour mériter le royaume de Dieu, aura renoncé à toutes les affections de la terre, et foulé aux pieds toutes les richesses, tous les plaisirs et toutes les joies du monde, recevra dans le siècle présent beaucoup plus qu'il n'aura quitté. Il en est qui cherchent à appuyer sur ces paroles de Jésus Christ, l'opinion fabuleuse de certains Juifs, qui prétendent qu'après la résurrection, les justes jouiront sur la terre de mille ans de bonheur, pendant lesquels tout ce que nous avons sacrifié nous sera rendu, en attendant que nous entrions en possession de la vie éternelle. Ils ne voient pas, les insensés, que si pour tout le reste, cette récompense abondante peut être digne, de Dieu, elle serait d'une souveraine inconvenance pour ce qui est des femmes (d'après les autres évangélistes, on doit recevoir au centuple), d'autant plus que Notre Seigneur nous atteste qu'il n'y a plus de mariage après la résurrection; d'ailleurs saint Marc, affirme que tout ce que nous aurons quitté nous sera rendu dans cette vie avec les persécutions, et, de leur propre témoignage, ces mille ans doivent être entièrement exempts.

SAINT CYRILLE Nous affirmons donc que celui qui aura renoncé aux jouissances de la chair, recevra beaucoup plus qu'il n'a quitté, à l'exemple des Apôtres, qui, pour avoir sacrifié bien peu de chose, ont reçu les dons multipliés de la grâce, et sont devenus célèbres par tout l'univers. Un bonheur semblable nous attend; celui qui abandonne sa maison recevra en échange la demeure des cieux; s'il quitte son père il deviendra fils du Père céleste; s'il quitte ses frères, il aura Jésus Christ pour frère; s'il se sépare de son épouse, il s'unira à la sagesse divine qui lui donnera des fruits spirituels; s'il quitte sa mère il trouvera la Jérusalem céleste qui est notre mère à tous. (Ga 4, 26.) Dès cette vie même il trouvera une affection beaucoup plus douce et plus pure dans les frères et les soeurs qui lui sont unis par les liens spirituels d'une même résolution.

vv. 31-34.

Jésus prit les douze auprès de lui, et leur dit: Voici, nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme s'accomplira. Car il sera livré aux païens; on se moquera de lui, on l'outragera,



on crachera sur lui, et, après l'avoir battu de verges, on le fera mourir; et le troisième jour il ressuscitera. Mais ils ne comprirent rien à cela; c'était pour eux un langage caché, des paroles dont ils ne saisissaient pas le sens.

SAINT GRÉGOIRE (hom. 2, sur les Evang.) Le Sauveur qui prévoyait le trouble que sa passion devait jeter dans l'esprit de ses disciples, leur prédit longtemps à l'avance et les souffrances de la passion, et la gloire de sa résurrection : «Ensuite Jésus prit à part les douze, et leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem,» etc.

BÈDE. Il prévoyait aussi que certains hérétiques prétendraient qu'il avait enseigné une doctrine contraire à la loi et aux prophètes, et il leur montre que les oracles des prophètes ont annoncé au contraire la consommation de son sacrifice sanglant, et la gloire qui devait le suivre.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 66, sur S. Matth.) Il prend à part ses disciples pour s'entretenir avec eux de sa passion; il ne voulait pas qu'elle fût connue pour le moment du peuple parmi lequel cette prédiction eût jeté le trouble et l'agitation; mais il la fait exclusivement connaître à ses disciples pour leur donner le courage de supporter ce triste événement lorsqu'il serait arrivé.

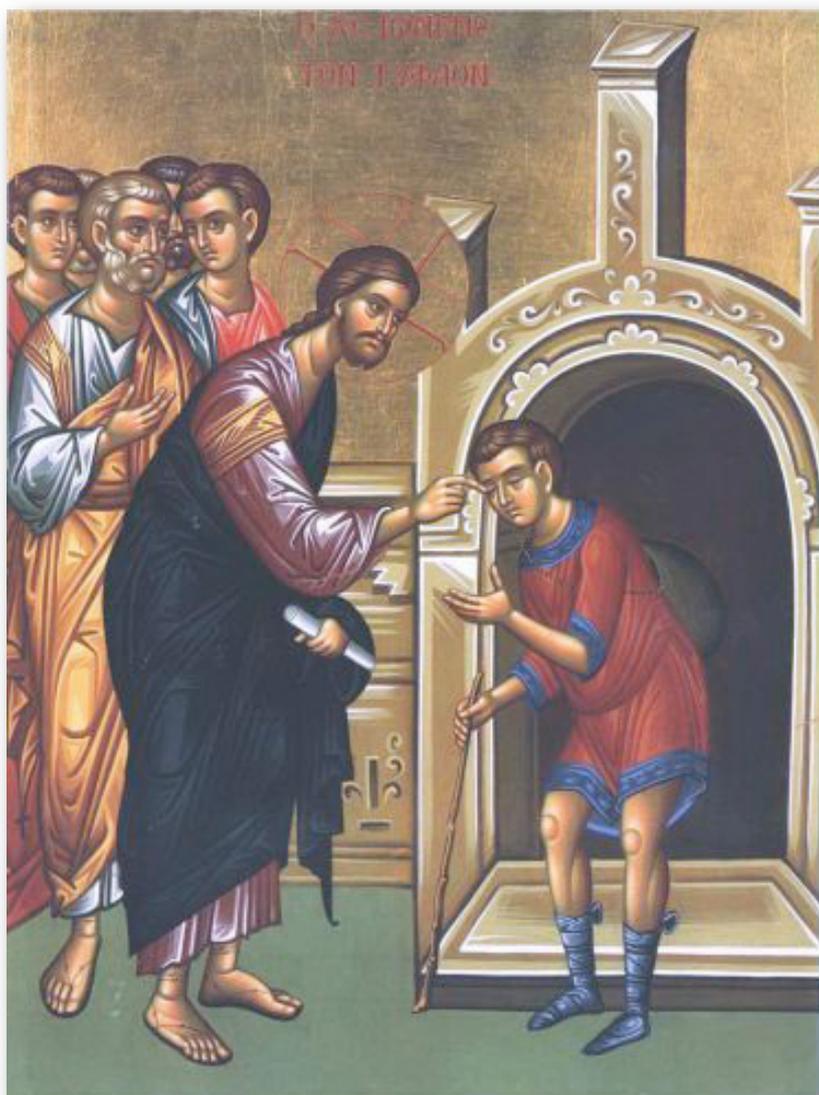
SAINT CYRILLE Il veut aussi les convaincre que sa passion lui était parfaitement connue, qu'il allait volontairement au-devant de ses souffrances, et prévenir ainsi dans leur esprit cette difficulté : Comment celui qui promettait de nous sauver, est-il tombé lui-même dans les mains de ses ennemis ? Aussi leur raconte-t-il par ordre toute la suite de sa passion : «Il sera livré aux Gentils, et moqué, et flagellé, et couvert de crachats.»

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (hom. 66, sur S. Matth.) C'est ce qu'avait prédit Isaïe : «J'ai livré mes épaules aux coups, et mes joues aux soufflets, je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats.» (Is 50.) Le même prophète a également prédit le supplice de la croix : «Il a livré son âme à la mort, et il a été mis au nombre des scélérats.» (Is 53.) Notre Seigneur ajoute : «Et après qu'ils l'auront flagellé, ils le mettront à mort.» David a aussi prédit sa résurrection, lorsqu'il disait (Ps 15) : «Vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer (Ac 2).» Le Sauveur renouvelle ici cette prédiction : «Et il ressuscitera le troisième jour.»

S. ISID. (Liv. 2, lett. 212.) J'admire la folie de ceux qui demandent pourquoi Jésus Christ a ressuscité avant le troisième jour. Qui ne voit que s'il eut ressuscité plus tard qu'il ne l'avait prédit, ce serait un signe d'impuissance, tandis qu'en ressuscitant plutôt il donne une preuve de sa puissance toute divine. Qu'un débiteur qui a promis à son créancier de payer sa dette dans trois jours, s'acquitte le jour même, nous le regarderons non comme un menteur, mais comme un homme fidèle à sa parole. Je dirai plus, le Sauveur n'a pas prédit qu'il ressusciterait après trois jours, mais le troisième jour. Or, vous avez la veille du sabbat, le jour du sabbat lui-même jusqu'au coucher du soleil, et le jour qui suit le sabbat, lequel fut celui de sa résurrection.

SAINT CYRILLE Les disciples ne comprenaient pas encore parfaitement ce que les prophètes avaient prédit; mais après sa résurrection, il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprissent les Écritures (Lc 24,45) : «Mais ils ne comprirent rien à cela.»

BÈDE. Ils désiraient ardemment voir se prolonger la vie de leur maître, par conséquent ils ne pouvaient souffrir d'entendre parler de sa mort. Ils savaient d'ailleurs qu'il était non seulement un homme innocent, mais qu'il était véritablement Dieu, et ils ne pouvaient supposer qu'il pût mourir; et comme il leur parlait souvent en paraboles, ils croyaient pouvoir entendre dans un sens figuré tout ce qu'il leur disait de sa passion : «Et cette parole leur était cachée, et ils ne comprenaient point ce qui leur était dit.» Les Juifs au contraire qui conspiraient pour le faire mourir, comprenaient parfaitement qu'il voulait parler de sa passion, lorsqu'il leur disait : ce que nous lisons dans saint Jean : «Il faut que le Fils de l'homme soit élevé.» Aussi lui répondirent-ils : «Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement, comment donc pouvez-vous dire : «Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ?»



vv. 35-43

Comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle était assis au bord du chemin, et mendiait. Entendant la foule passer, il demanda ce que c'était. On lui dit: C'est Jésus de Nazareth qui passe. Et il cria: Jésus, Fils de David, aie pitié de moi! Ceux qui marchaient devant le reprenaient, pour le faire taire; mais il criait beaucoup plus fort: Fils de David, aie pitié de moi! Jésus, s'étant arrêté, ordonna qu'on le lui amène; et, quand il se fut approché, (18-41) il lui demanda: Que veux-tu que je te fasse? Il répondit: Seigneur, que je recouvre la vue. Et Jésus lui dit: Recouvre la vue; ta foi t'a sauvé. A l'instant il recouvra la vue, et suivit Jésus, en glorifiant Dieu. Tout le peuple, voyant cela, loua Dieu.

SAINT GRÉGOIRE (hom. 2, sur les Evang.) Comme les disciples encore charnels ne pouvaient comprendre le mystère que Jésus venait de leur prédire, il fait suivre cette prédiction d'un miracle sous leurs yeux, rend la vue à un aveugle, pour les affermir dans la foi par cette guérison toute divine : «Comme il approchait de Jéricho, il arriva qu'un aveugle était assis sur le bord du chemin.»

THÉOPHYLACTE Notre Seigneur guérit miraculeusement cet aveugle pendant qu'il était en chemin pour ne pas laisser ses voyages même sans utilité, et nous apprendre à nous ses disciples que nous devons rendre toutes nos actions profitables au prochain, et à n'en point souffrir d'inutiles.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang., 2, 48.) Ces paroles : «Comme ils étaient près de Jéricho,» pourraient signifier qu'ils en étaient déjà sortis, mais qu'ils n'en étaient pas encore éloignés. A la vérité, cette manière de parler n'est pas très-usitée, mais ce qui motiverait ici cette interprétation c'est que d'après le récit de saint Matthieu, comme ils sortaient de Jéricho, Jésus rendit la vue à deux aveugles qui étaient assis le long du chemin. Le nombre des aveugles ne pourrait faire difficulté; qu'un évangéliste ne parle que d'un seul sans faire mention de l'autre, peu importe, saint Marc lui-même ne parle que d'un seul, lorsqu'il raconte que Jésus lui rendit la vue, comme il sortait de Jéricho. Il va même jusqu'à faire mention de son nom et de son père, pour nous faire entendre qu'il était très-connu, tandis que l'autre ne l'était pas du tout, ce qui explique pourquoi il a cru ne devoir parler que de celui que l'on connaissait davantage. Cependant comme la suite du récit, dans l'Évangile selon saint Luc, prouve évidemment que la guérison de cet aveugle eut lieu lorsque Jésus allait à Jéricho, il ne nous reste d'autre solution que de dire que le Sauveur a deux fois opéré ce miracle, la première fois sur un seul aveugle, lorsqu'il allait entrer dans Jéricho, et la seconde sur deux aveugles, lorsqu'il sortait de cette ville, de sorte que saint Luc a rapporté le premier miracle et saint Matthieu le second

SAINT JEAN CHRYSOSTOME Une foule nombreuse entourait Jésus Christ, l'aveugle ne le connaissait pas, mais il sentait intérieurement sa présence, et son cœur lui faisait pressentir celui que ses yeux ne pouvaient apercevoir : «Entendant le bruit du peuple qui passait, il demanda ce que c'était.» Ceux qui le voyaient de leurs yeux lui répondirent d'après l'idée qu'on s'était faite du Sauveur : «Ils lui dirent que c'était Jésus de Nazareth qui passait.» Mais l'aveugle proclame bien haut la vérité. On lui enseigne une chose, et il en annonce hautement une autre : «Et il se mit à crier : Jésus fils de David, ayez pitié de moi.» Qui vous a donc enseigné cette vérité ? Avez-vous pu lire les livres sacrés, privé que vous êtes de la vue ? Comment donc avez-vous pu connaître celui qui est la lumière du monde ? Ah ! c'est vraiment ici que «Dieu éclaire les aveugles.» (Ps 145.)

SAINT CYRILLE Cet homme élevé dans la loi des Juifs ne pouvait ignorer que le Dieu fait homme devait naître de la race de David; aussi s'adresse-t-il à lui comme à un Dieu, en lui disant : «Ayez pitié de moi;» bel exemple qu'il donne à imiter à ceux qui divisent le Christ en deux personnes, il proclame ici que le Christ est Dieu, en même temps qu'il proclame sa descendance de David. Qu'ils admirent aussi la justice de sa foi; ceux qui l'entendaient voulaient en comprimer les élans et la constance : «Ceux qui marchaient devant, le gourmandaient pour le faire taire,» mais sa pieuse hardiesse ne se laissait pas intimider par ces défenses répétées, c'est que la foi sait résister à tous les obstacles, et triompher de toutes les difficultés. Il est bon de se dépouiller de toute fausse honte, lorsqu'il s'agit du service de Dieu, car si nous en voyons quelques-uns déployer tant d'audace pour acquérir quelques sommes d'argent, ne faut-il pas que nous soyons saintement audacieux lorsqu'il s'agit du salut de notre âme : Voyez en effet cet aveugle : «Mais il criait beaucoup plus encore :

Fils de David, ayez pitié de moi.» Jésus Christ s'arrête à la voix de ceux qui l'invoquent avec foi, et il abaisse sur eux ses regards. Aussi appelle-t-il cet aveugle et lui commande-t-il de s'approcher : «Alors Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât.» Il voulait que celui qui l'avait déjà touché par la foi s'approchât aussi de lui par le corps : «Et quand il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ?» Il lui fait cette question, non par ignorance, mais dans l'intérêt de ceux qui étaient présents, afin de les convaincre que ce pauvre aveugle ne demandait pas d'argent, mais un acte de puissance divine à Jésus comme à un Dieu : «Il lui dit : Seigneur, que je voie.» SAINT JEAN CHRYSOSTOME Comme les Juifs toujours prêts à calomnier la vérité pouvaient dire ainsi que pour l'aveugle-né (Jn 9) : ce n'est pas lui, c'est quelqu'un qui lui ressemble, le Sauveur voulut que l'aveugle avouât ouvertement l'infirmité de sa nature, pour qu'il connût mieux ensuite la puissance de la grâce divine; mais dès que cet aveugle a formulé l'objet de sa demande, Jésus, avec une majesté souveraine lui commande de voir : «Et Jésus lui dit : Voyez;» ce ton d'autorité rendait plus coupable l'incrédulité des Juifs, car quel prophète avait jamais tenu un pareil langage ? Considérez cependant ce que le divin Médecin a exigé de celui qu'il a guéri : «Votre foi vous a sauvé.» C'est au prix de la foi que Dieu vend ses bienfaits, et la grâce ne se répand que là où la foi est prête à la recevoir. La grâce est comme une fontaine abondante, ceux qui viennent y puiser avec des vases de petite dimension, remportent une petite quantité d'eau, ceux au contraire qui puisent avec de plus grands vases, en remportent davantage; ou bien encore, elle est comme la lumière du soleil qui pénètre plus ou moins dans l'intérieur d'un appartement selon la grandeur des fenêtres qui sont ouvertes, ainsi la grâce se répand dans une âme selon la mesure de ses intentions et de ses désirs. La voix de Jésus Christ devient pour cet aveugle un principe de lumière, car il était la parole ou le Verbe de la véritable lumière : «Il vit aussitôt,» ajoute l'Évangéliste. Or, cet aveugle montra autant de reconnaissance après sa guérison, qu'il avait manifesté de foi avant de l'obtenir.

«Et il suivait Jésus en glorifiant Dieu.»

SAINTE CYRILLE Preuve évidente qu'il est délivré d'une double cécité, de celle du corps et de celle de l'âme, car il n'eût point ainsi glorifié Dieu, s'il n'eût véritablement recouvré la vue. Il devient en outre pour les autres une occasion de rendre gloire à Dieu : «Et tout le peuple voyant cela, rendit gloire à Dieu.» BÈDE. Non seulement pour le bienfait de la vue qui vient d'être rendue à cette aveugle, mais pour la foi vive qui lui a obtenu sa guérison.

SAINTE JEAN CHRYSOSTOME C'est ici le lieu d'examiner pourquoi Jésus Christ défendit au possédé qu'il avait délivré du démon, de marcher à sa suite (Mc 5,19; Lc 8,38; Mt 8), tandis qu'il ne s'oppose pas à ce même désir que manifeste l'aveugle après sa guérison. Ces deux manières d'agir ont leur raison d'être. Il renvoie le premier comme un héraut qui devra proclamer partout par sa guérison, la puissance de son bienfaiteur; car c'était un miracle vraiment extraordinaire, qu'un possédé aussi furieux eût recouvré le parfait usage de sa raison. Il permet au contraire à l'aveugle de le suivre, alors qu'il se rendait à Jérusalem pour y consommer le grand mystère de la croix, afin qu'en ayant

sous les yeux le souvenir de ce miracle si récent, ses disciples fussent bien persuadés que sa passion était l'effet non de sa faiblesse, mais de sa miséricorde.

SAINT AMBROISE Cet aveugle est la figure du peuple des Gentils, qui dut au mystère de la rédemption du Seigneur de recouvrer la lumière qu'il avait perdue. Peu importe que sa guérison soit figurée par un seul aveugle ou par deux; car comme il tire son origine de Cham et de Japhet (cf. Gn 10, 1), fils de Noé, il peut trouver dans ces deux aveugles la figure des deux auteurs de sa race.

SAINT GRÉGOIRE (hom. 2, sur les Evang.) Ou bien encore, cet aveugle représente le genre humain, aveugle lui-même par la faute de son premier père qui lui a fait perdre la clarté de la céleste lumière, et l'a plongé dans les ténèbres de sa condamnation. Jéricho veut dire lune, et cet astre par ses décroissances mensuelles représente les défaillances continuelles de notre nature mortelle. C'est au moment où notre Créateur s'approche de Jéricho, que l'aveugle recouvre la lumière, parce qu'en effet le genre humain a recouvré la lumière qu'il avait perdue, lorsque la divinité s'est revêtue des infirmités de notre chair. Celui donc qui ne connaît pas la clarté de l'éternelle lumière est un aveugle. S'il se contente de croire au Rédempteur, qui a dit : «Je suis la voie,» (Jn 11) il est assis le long du chemin, mais si à la foi s'ajoute la prière pour obtenir de voir la lumière éternelle, il demande l'aumône. Ceux qui marchent devant Jésus représentent la multitude des désirs de la chair, et l'agitation tumultueuse des vices qui, avant que Jésus entre dans notre cœur, dissipent toutes nos pensées, et viennent nous troubler jusque dans l'exercice de la prière. Cet aveugle loin de se taire, criait beaucoup plus encore; ainsi, plus nous sommes accablés par l'agitation et le tumulte de nos pensées, plus devons-nous persévérer avec ferveur dans la prière. Lorsqu'en priant nous sommes obsédés de pensées étrangères, nous sentons jusqu'à un certain point que Jésus passe. Si au contraire nous nous appliquons fortement à la prière, Dieu s'arrête dans notre cœur, et nous rend la lumière que nous avons perdue. Ou bien encore, l'action de passer est propre à l'humanité, celle de s'arrêter ne convient qu'à la divinité. Le Seigneur entendit en passant les cris de cet aveugle, et il s'arrêta pour lui rendre la vue, parce qu'en effet, c'est par son humanité qu'il a compâtit avec miséricorde aux cris que nous poussons vers lui dans notre aveuglement, et c'est par la puissance de sa divinité qu'il a répandu en nous la lumière de sa grâce. Il lui demande tout d'abord ce qu'il veut, pour exciter notre cœur à prier, car il veut que nous lui demandions ce qu'il a prévu que nous demanderions et ce qu'il accorderait à nos prières. — SAINT AMBROISE Ou bien encore, il fait cette question à cet aveugle, pour nous enseigner qu'on ne peut être sauvé sans confesser sa foi.

SAINT GRÉGOIRE (hom. 2, sur les Evang.) Cet aveugle, ne demande pas au Seigneur de lui donner de l'argent, mais de lui rendre la vue; gardons-nous donc nous-mêmes de demander les richesses trompeuses, mais demandons cette lumière, qu'il n'est donné de voir qu'à nous et aux anges; et c'est la foi qui nous conduit à cette lumière. Comme notre Seigneur le dit à cet aveugle : «Voyez, votre foi vous a sauvé.» Il voit en effet, et marche à la suite du Sauveur, parce qu'il pratique le bien qu'il connaît.

S. AUGUSTIN. (Quest. évang., 2, 48.) Si Jéricho veut dire lune, et par là même est la figure de notre mortalité, nous pouvons dire que le Sauveur lorsque sa mort était proche, avait commandé de prêcher la lumière de l'Évangile aux Juifs seuls, qui sont représentés par cet aveugle dont parle ici saint Luc. Mais lorsqu'il ressuscite des morts et quitte la terre, il ordonne d'annoncer cette lumière aux Juifs et aux Gentils qui sont figurés par les deux aveugles dont parle saint Matthieu (Mt 10,5; Mt 13,10).